Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 26

Artikel: L'éloge des vaches
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218053

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 31.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

trade. Ah ! il ne pâlit pas, celui-là ! Le dodelinement automatique de sa tête souligne chaque coup de timbale et de triangle. Ses bras s'entrecroisent avec la régularité d'une marionnette d'orchestrion. Son sourire de domino voudrait séduire la pianiste, lointaine et somnolente.

Trente-deuxième fox-trott. Madame surveille nerveusement la petite Berthe, cependant que Monsieur a des difficultés avec l'union de son faux-col et de sa chemise. Bousculade.

Madame : (sèchement). Tu ne l'as pas vue, non ? Maladroit !

Adolphe : (étonné). Qui donc ?

Madame, (encore plus sèchement) : La colonne. Imbécile !

Vingt-septième tango.

Madame : J'ai cru qu'elle allait tomber !

Adolphe, (effrayé) : La colonne ?

Madame : (regard apitoyé). Mais, non. La petite Berthe. Tu ne vois donc pas qu'elle est morte de fatigue ?

Adolphe : (douloureux). Et pourtant, elle tourne...

Onze heures. — Deux couples : La petite Berthe et le grand Jules. Madame et Adolphe.

Le grand Jules : (très blanc). La première fois que je vous ai vue, vous m'avez retourné le cœur.

La petite Berthe : ! ! ! (Sourire indéfinissable. Regard sur les sandwichs rassis).

Le nègre a des cris gutturaux. Il exhalte sa joie : il n'y a pas qu'au pays de Niam-Niam que l'on supplicie les Blancs. Le gérant du dancing discute vivement, avec l'hôtelier, la question de l'éclairage. A l'orchestre : *Amabilis.*

Le grand Jules : (le regard ailleurs). Ils tiennent bon, eux aussi !

Le petite Berthe : Nous verrons cela vers les dix heures.

Le grand Jules : (plaisamment). Mais, jeune étourdie, il est déjà onze heures !

La petite Berthe : J'ai dit dix heures ! Dix heures, ce soir.

Le grand Jules : Le... Que... Oui, oui, évidemment...

A l'angle opposé, Madame visiblement énervée, déclare vivement à Adolphe :

— Et si tu n'es pas content, c'est la même chose !

L'orchestre joue *Mon homme !*

Minuit. — Fourbue, Madame s'accroche sans scrupules.

Adolphe : Tu n'es pas fatiguée ?

Madame : Moi ? Quelle idée !

La petite Berthe : Mais, Monsieur, c'est vous même qui avez eu cette idée.

Le grand Jules : Certainement, mais je vous avoue que...

Madame : (elle perd la mesure). Sapristi !

Adolphe : (machinalement). Sapristi !

Madame : Le compteur à gaz !

Adolphe : Le compteur à gaz...

Madame : Il s'agit bien de plaisanter. L'as-tu fermé ?

Adolphe : (réveillé). Quoi ?

Madame : Le compteur. Avant de partir ?

Adolphe : Mais, est-ce que je me suis jamais occupé du compteur à gaz, moi ?

Madame : Et c'est bien ce que je te reproche. Tu en payeras les conséquences.

Adolphe : (résigné). Et la facture...

L'orchestre joue : *Sa petite femme.*

Madame : (résolue). Tiens, tu m'énerves ! Ce tuyau qui perd, qui perd... C'est trop fort ! Arrêtons-nous.

Adolphe, (qui connaît sa femme) : C'est cela. Arrêtons-nous !

Madame : Oh ! naturellement. Voilà qui te ressemble. Et nous aurons dansé pour rien, pendant vigt-six heures ?

Adolphe : Alors, dansons.

Minuit dix. — Le grand Jules se traîne lamentablement. L'automate noir de l'orchestre sourit toujours. Quarante-et-unième valse lente.

Madame, (qui boite) : Oh ! bon ! Ah ! tu es d'une idiotie...

Adolphe : (insouciant). Parfaitement, nous aurons le record.

Madame : Tu n'as pas fait partir Finette de la chambre à coucher. J'en suis sûre ?

Adolphe : C'est toi-même qui l'a fait entrer !

Madame : (hors d'elle). Un tapis de trois cents francs. Perdu. C'en est assez. Je m'arrête. Ce sera ta faute.

Adolphe : (persuasif). Le Jules est fini. Il ne tiendra pas deux danses de plus.

Madame se débat. Adolphe tourne autour d'elle pour ne pas s'arrêter. Un coup de timbale, violent. Le grand Jules a disparu en coup de vent, blême. La petite Berthe pleure de rage. Le gérant, hissé sur une chaise, annonce la victoire de Madame et d'Adolphe. Elle, rayonnante, reçoit le coquemar. Adolphe, affaissé dans un fauteuil, voit bien, maintenant, deux nègres sur l'estrade.

* * *

Le taxi roule par saccades, sur le pavé inégal.

Adolphe : Et bien, tu es contente ? On l'a eu, le coquemar ?

Madame : « On » ? « On » ? Qui ça, « on » ? Peut-être toi ?

Adolphe : Mais non, ma chérie, toi, évidemment...

H. Chappaz.

A la boucherie. — **Un petit garçon arrive en courant:**

— S'il vous plaît, monsieur, est ce je pourrais avoir un joli petit beefsteak pour soixante centimes, pour ma mère qui est malade.

— Le boucher, touché, s'apprête à couper le beefsteak demandé.

— Et qu'est-ce qu'elle a, ta mère ? lui demande-t-il

— Elle a un œil au beurre noir !

LA LESSIVE

Un jour qui me remplit d'émoi,
Qui me trouve, l'âme craintive,
Ce jour, c'est le jour de lessive !
C'est un vrai cauchemar pour moi !
Dès le petit jour, mon épouse
Met tout en l'air dans la maison,
S'énervant, plus que de raison,
A compter chemises et blouses.
Puis, on entend de grands bruits d'eau ;
Mais, horreur ! je sens la fumée !
Le feu s'éteint ! Ma bien-aimée
Se démonte vers son fourneau !
Ça ne tire pas, aujourd'hui !
Qu'y a-t-il ? Viens donc voir, Jules !
Je vais, et... j'ouvre la bascule !
Puis, sans rien dire, je m'enfuis !
Un silence ; puis, de nouveau,
J'entends un vague bruit de houle.
Bon ! c'est une seille qui coule ;
Je me réfugie au bureau !
Lorsque je rentre, à midi,
Je veux embrasser ma bourgeoise ;
Mais, d'un œil blanc, elle me toise ;
Et, ce regard me refroidit !
Le matin, le ciel était clair,
La journée s'annonçait belle ;
Mais, des nuages s'amoncellent ;
Même, j'aperçois un éclair.
Alors, Madame, l'air pincé
Me dit en servant le potage ;
« Comme je n'ai pas d'étendage,
Tout mon linge sera rincé ! »
Et moi, je ne sais que lui dire ;
Mon Ange devient furieux !
Je dois garder mon sérieux,
Ne pouvant ni pleurer, ni rire !
Le vent, à mon tourment met fin ;
Il tonne, il pleut, l'orage arrive ;
Et, pour ramasser la lessive,
On se précipite au jardin.
Le temps reste gris jusqu'au soir ;
Mon épouse reste morose !
Mais, au couchant, le ciel est rose,
Et, pour demain, j'ai bon espoir !
Car, si le soleil resplendit,
Le linge sèchera très vite ;
Ça remettra ma Marguerite !
Pour cette fois, tout sera dit !

Pierre Ozaire.

L'ELOGE DES VACHES

L'article suivant, que nous abrégons, a paru dans la « Feuille d'Avis d'Aigle ».

La vie des abeilles a inspiré les poètes. Pourquoi donc ne pas écrire aussi l'éloge des vaches ? Qu'attendent les poètes pour immortaliser celles qui donnent à l'humanité le lait ?

Doux ruminant, qui patiente dans l'étable sombre, basse, fétide durant le long hiver, je te dis merci. Merci pour le lait blanc comme la neige que tu distilles dans ta panse, que tu extrais du foin odorant par le labeur assidu et fidèle de tes entrailles.

En hiver, tu vis en esclave enchaînée à la crèche, condamnée au régime forcé, sans initiative propre, noyée dans l'alignement morne du troupeau, loin du gai soleil, dans la tristesse de la captivité, tout de même, tu accomplis ta tâche, ton rôle, sans faiblir jamais, sans ostentation, sans révolte.

Quand, enfin, est revenu le doux printemps, au doux tapage des clochettes, te voici en route pour l'alpage.

Voyez ces gros corps lourds presser le pas sur la route blanche. Point de regrets de la vie facile; la commodité et la paresse de l'étable ne les ont point gagnées. Ce front obstiné, ridé distille des pensées légères; des images riantes y prennent naissance. Les vaches se souviennent; elles savent où elles vont, elles retrouveront le chalet sans guide. Le long du chemin elles rêvent des vertes pelouses, où les attend un fourrage délicieux. Ces gros mufles n'ignorent point la gourmandise, ils savent discerner les goûts les plus raffinés; d'un coup de langue ils cueillent la délicate fleurette aromatique et écartent la mauvaise herbe. Les vaches s'y connaissent.

Tandis qu'elles s'en vont la clochette au cou le long de la route, il y a dans leurs gros yeux tranquilles une lueur de joie et d'espérance. Elles ont conscience de leur but, ces grosses vaches. Voyez la galopade finale à l'arrivée sur le plan du chalet, les ruades joyeuses, les sauts désordonnés, les coups de cornes amicaux, tout un langage traduisant la joie de vivre, l'exubérance de sentiments longtemps contenus, auxquels maintenant on donne libre cours. Quelle satisfaction de retrouver le chalet au creux de la montagne, aux battants de porte largement ouverts, comme des bras étendus pour la bienvenue. Voici la gentille combe ensoleillée, voici la source intarissable.

Lointains rêves enluminés des longs hivers, nostalgies contenues dans l'écurie sombre, vous voici devenues réalité. Liberté de l'allure, variété de l'aliment, régal des yeux et régal de l'estomac, air pur et soleil radieux, comme elles sont sensibles à ces bienfaits, les vaches de nos alpages.

Quelle sagesse et quelle bonne humeur présideront dès lors à ce séjour à l'alpage. Tout à travers la belle saison, elles s'en vont libres et sans entrave, musant de ci de là, tantôt en bandes, sociables à leur heure, solitaires par moment, vie réglée par des mobiles inconnus, mais procédant de la réflexion quand même.

C'est de loin déjà qu'une vache reconnaît son propriétaire qui lui rend visite à l'alpage. Elle le salue par un beuglement joyeux. Etudiez le troupeau, quand il est relâché hors du chalet, après avoir rendu son tribut de lait parfumé. Quelle erreur encore de parler du troupeau désordonné. Laissé à lui-même, le troupeau tantôt d'un pas assuré emboite telle direction et s'en

va sans hésitation vers un but déterminé. Mais d'autres fois la situation nécessite une orientation préalable : les circonstances sont indécises. Le baromètre est à variable, il y a calme plat dans l'air ou bien les vents contraires se disputent les cimes des sapins. L'horizon est brouillé. Alors on stationne d'abord devant le chalet. On observe, on tient conseil. Les museaux flairent et renifflent, les yeux roulent dans leur orbite, les têtes hochent ou branlent lentement. Un coup de corne des anciennes remet à l'ordre les jeunes qui s'impatientent.

Pauvres psychologues que nous sommes, si nous pensons que le hasard seul guide nos vaches !

Les vaches tiennent conseil. Une fois la situation reconnue, elles se mettent en branle, tranquilles et fermes, et vont vers le lieu qui convient le mieux aux circonstances du moment, qui leur donne le plus de satisfaction. Cette satisfaction n'est pas uniquement celle du palais, celle de la gourmandise; elles le prouvent en se contentant d'une alimentation bien inférieure, parfois, si la station leur convient à cause de son abri, ou pour d'autres causes de commodité. Les fromagers savent bien discerner, si le troupeau a stationné dans un endroit au gras fourrage ou bien en un lieu boisé et pierreux. Elles se passent plutôt d'un dîner succulent que de s'exposer à l'essaim bourdonnant des taons, plutot que de grelotter sous le vent froid ou de ruisseler sous l'averse. Elles préfèrent encore l'abri au fourrage le plus savoureux.

Vaches à l'alpage, à la robe lisse et luisante, à la tête lourde et frisée, aux cornes dressées joyeusement; vaches aux queues de lion, aux oreilles velues comme des nids, au doux regard placide et bon; vaches au museau rose et humide, fleurant le thym, vaches au pis gonflé, nourricière de l'homme, nous vous adressons cet hymne de reconnaissance. Nous aimons votre odeur tiède, votre pas tranquille, votre ruminement patient, vos meuglements au soir tombant, le doux tapage de vos sonnettes. Nous voulons conserver la montagne telle que vous l'avez laissée avec son chalet, avec ses combes et ses bois, avec ses «assottes» familières, rendez-vous préféré, avec son aspect de poésie et de paix, avec sa riche verdure et le beau luxe de sa végétation puissante !

P....y.

LE NOUVEL ECU

(Réplique).

Bel écu neuf, art moderne,
Quoique tu viennes de Berne,
Ta facture n'est pas si mal
Que le dit un original.
Le mal existe, oui, vraiment,
Pour celui qui n'a pas cinq francs !

Au vieillard pauvre et malheureux,
A l'ouvrier laborieux
Tu procures, ô bel écu,
Un extra, même un bon menu.
Ils te regardent avec plaisir
Et ne te laissent pas moisir.

Tu n'es pas beau, répète-t-on
Qu'importe, tu es si bon.
Quand on t'emploie pour le bien,
Homme ou femme, ça ne fait rien !
Tu vaux cent sous, ni peu, ni prou
Et m'es souvent d'un grand secours !

A celui qui sait t'employer,
Un brin de joie tu peux donner;
Dans notre monde si blasé,
Cela a bien son utilité.
Bel écu neuf, au blanc d'argent,
Multiplie par vingt et cent !

A. C.

Voir «Conteur» du 16 juin 1923.

Question naturelle. — Le jeune Bob demande à son père :

— Papa est-ce que les poissons se couchent ?
— Je ne crois pas.
— Alors, à quoi ça sert le lit des rivières ?

UNE LEÇON DE GRAMMAIRE

— J'ai bien l'honneur de parler à l'ancien rédacteur du *Conservateur universel ?*

— Hélas ! oui, Madame. Le *Conservateur* existe encore; mais ses rédacteurs ont été tués par l'annonce.

— Il me semble cependant qu'il y a toujours des annonces ?

— Que trop, Madame. Il en a eu tant, que n'ayant plus de place pour la rédaction, les propriétaires ont renvoyé les rédacteurs et les feuilletonistes comme superflus. Le journal s'appelle maintenant le *Poteau industriel*. Du reste, il est toujours *conservateur*.

— On m'a dit que vous donniez des leçons-omnibus, autrement dit, des leçons de civilisation, en un quart-d'heure ?

— Oui, Madame. Mais, pour me comprendre, il faut être déjà à la hauteur de mon système. Avez-vous de la fortune ?

— A quoi bon cette question ?

— Vous verrez tout à l'heure. Veuillez vous asseoir. Vous savez ce que c'est qu'un verbe ?

— Je vous avouerai que malgré mes vingt ans, je suis assez ignorante. Faites comme si je ne savais rien du tout.

— Commençons donc la leçon. Madame, apprenez que le verbe c'est le commencement et la fin de tout; c'est la quintessence de la civilisation, autrement dit, du *conservatisme*. Pour faire mieux encore, la société a inventé le verbe du verbe, dit verbe auxiliaire, attendu que faute de ce verbe auxiliaire, rien ne va. C'est le verbe *avoir* : toute la grammaire de la civilisation repose sur cet auxiliaire.

— Allez toujours, je commence à comprendre.

— Commençons par *avoir*, le reste n'est plus qu'un jeu d'enfant. *J'ai.* Par exemple : on devrait commencer par j'avais, le passé précédant le présent; mais comme c'est un fichu passé, on a préféré débuter par le présent, *j'ai.*

— Pardon, monsieur, il me vient une idée.

— Dès que vous *avez*, vous pouvez, en civilisation, vous passer d'idées; au contraire...

— Mais il me semble, si toutefois je ne me trompe pas, qu'il existe encore un verbe auxiliaire ?

— Ah ! je devine. Vous voulez dire *être*. Ce verbe, grâce à la civilisation, vient d'être aboli comme superflu. Pourvu qu'on *ait*, on n'a nul besoin d'*être*. Le verbe *être* n'est plus un verbe auxiliaire.

— Cela a-t-il toujours été comme cela ?

— Un peu; plus ou moins. Les anciens, il est vrai, n'avaient pour tout auxiliaire que le verbe *être*. Pour eux, il fallait *être* avant que d'*avoir;* et pour dire *j'ai*, il disaient : *il m'est, mihi est.* Ce phénomène se trouve dans presque toutes les langues anciennes. Mais enfin, dans notre ère de progrès, l'*être* a été trouvé trop incommode, trop entouré de peines et de difficultés. Il a été complètement détrôné par les philosophes et les savants civilisés. A l'heure qu'il est, pour dire *je suis été*, ils disent *j'ai été*, vu qu'on ne peut *avoir été* sans *avoir eu*.

— Poursuivez, monsieur, je trouve votre logique claire et concise.

— Le verbe *avoir* a deux temps. *J'ai, j'aurais*

— Comment, il n'y a point de passé !

— Vous voulez dire, *j'avais*. Ah ! Madame, que Dieu vous en préserve ! Ne conjuguez jamais ce malheureux temps, pas même dans le subjonctif. *J'ai, j'aurais*, soit... *J'avais*... jamais.

— Vous croyez donc que pour *être* il ne faut qu'*avoir*.

— Certainement; *ayez*, cela vous suffira pour *être* et devenir tout, à partir du chiffonnier en descendant jusqu'au ministre. A quoi bon *être*, si l'*avoir* vous conduit à tout.

— Mais on n'est pas poète, historien, homme d'état, artiste, etc., pour *avoir*.

— Détrompez-vous, Madame. Qu'est-ce que l'on fait du poète ?

— Un pair de France !

— Il y a cinquante poètes qui le sont avant lui.

— Un Moïse, un Jésus, un Lycurgue, que seraient-ils en France et même ailleurs avec tout leur *être ?* — Ils arriveraient peut-être à siéger à côté d'un agioteur qui, à leur approche, se reculerait un peu pour ne pas s'encanailler. Non, madame, croyez-moi : *ayez*, mais ne *soyez* pas. Le dernier ne va guère avec le premier. *Ayez, ayez* beaucoup, je vous le répète, et le monde est à vous.

— Et comment faut-il faire pour *avoir ?*

Le professeur, en se levant. — Marchandez, intriguez, cabalez, flattez, ravalez, mentez, trompez, exploitez, frustrez, agiotez, tripotez, manipulez, légiférez, plaidez, criez, calomniez, volez, volez, volez à la fortune; mais ne vous laissez jamais attraper. La civilisation vous pardonnera tout, excepté le crime de la mettre à nu et de la compromettre. (Il disparaît derrière un rideau.)

A. W.

Calinotade. — La petite Calino s'aperçoit que M. X..., en visite chez sa mère, a deux mouchoirs, l'un dans sa poche de côté, l'autre dans sa poche de derrière.

Quand le visiteur est parti :
— Oh ! maman, comme il est extravagant, M. X...!
— Pourquoi cela, mon enfant ?
— Dame ! il n'a qu'un nez et il a deux mouchoirs.

FRITZ DE NEUENECK

(Suite et fin.)

Mais voici, le bruit devint toujours plus violent. Vers une heure après-midi, il passait déjà dans le village des hussards aux coiffures ornées de crins noirs, blancs ou rouges, des bagages, des caissons gris avec des numéros noirs, des cantinières avec de petits chars, puis des blessés et des morts dans de grands fourgons ; tout cela marchait régulièrement, escorté par de grands soldats, comme ceux que nous avions vus pendant la nuit. L'ordre, voyez-vous, c'est une vertu plus précieuse encore pendant la guerre que pendant la paix. Bientôt après, vinrent des dragons qui allaient au pas et s'arrêtaient, puis retournaient en avant. Après les dragons vinrent les artilleurs, leurs grands tricornes avec des plumes rouges et leurs habits bleu-clair, puis des officiers et enfin toute l'infanterie, par centaine et centaine, traversait le village, tandis que sur la hauteur le canon tonnait en se rapprochant toujours davantage.

Bientôt on entend les batteries des tambours de Berne, on voit notre grand drapeau, l'«ours» flotte au vent, les hourrah retentissent au milieu du tonnerre des canons ; voici nos milices, nous sommes donc vainqueurs !

Les gens sortent des maisons, et la lutte recommence dans le village, mais l'ennemi recule. Voici devant le pont, les hommes de la veille, puis les carabiniers.

Tout est mélangé ; on voit s'avancer à pas redoublés une foule immense, cheveux au vent. Quelques officiers à cheval à la tête, sabre en main, leurs grandes moustaches au vent, hâtent le pas. Alors partout le pétillement des coups de fusils recommence ; de chaque maison on tire ; alors les Français ne peuvent plus passer le pont ; ils descendent la berge, se heurtent, roulent dans l'eau en criant, en jurant ; les chevaux se cabrent parmi les fantassins, pendant que la colonne bernoise envahit le village.

Tout cela a passé comme un rêve. Nous nous retrouvons dans la rue avec nos gens qui continuent à avancer et massacrent tout ce qui leur tombe sous la main. Déjà les canons disparaissent derrière la colline. Dragons, hussards, bagages, galopent vers la forêt, quand tout à coup, partout, on crie : «Arrêtez !» Un dragon arrive et annonce que Berne est entre les mains de l'ennemi.

Ici je m'arrête, car j'ai vu pleurer des hommes de cœur, j'ai vu des soldats jeter leurs armes et crier : «Trahison !...» puis se débander et s'en aller chez eux à travers les forêts. Les officiers restent tête baissée, les soldats appuyés sur leurs fusils, tous éperdus et prêts à se révolter.

Mais il n'y a rien à raconter après cela, tout ce qu'on pourrait dire est pâle, car Berne était pour la première fois, depuis 445 ans, occupé par des soldats étrangers.

Le peuple, qui avait dansé devant les arbres de la